

# Des âmes tendres aux happy few : vers une religion stendhalienne?

Autor(en): **Landry, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1984)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870785>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## DES ÂMES TENDRES AUX HAPPY FEW: VERS UNE RELIGION STENDHALIENNE?

La description stendhalienne des contraintes exercées par l'Eglise, subtilement assimilées par Fabrice mais plongeant Julien dans une sécheresse sans remède, alterne dans l'œuvre avec l'expérience d'un sentiment qui conduit les personnages aux limites de la croyance. Cette expérience, essentiellement amoureuse, semble désigner la possibilité d'une communauté idéale, toute fénélonienne d'inspiration, et qui n'est pas sans évoquer, par son élection de la bonté et de la sensibilité, une autre communauté tout aussi idéale, celle des lecteurs privilégiés auxquels songeait Stendhal, postulés par la pratique de l'écriture.

*A Marc Eigeldinger*

La religion apparaît sous trois aspects le plus souvent conjugués dans l'œuvre de Stendhal: il s'agit de la manifestation, du pouvoir et de l'intériorité. La manifestation, dont on peut proposer comme emblème le geste de bénédiction répété par le jeune évêque d'Agde, est selon Francine Marill-Albérès «une forme d'expression concrète qui est pour Stendhal esthétique et sociale»<sup>1</sup>; elle est aussi arrangement et préméditation d'un extérieur — attitude physique, costume et cérémonie — en vue d'imposer un pouvoir. Ce pouvoir quant à lui résulte évidemment de la collusion de l'Eglise avec la classe dirigeante, mais il est aussi, ce qui nous intéressera davantage ici, un ensemble de moyens permettant de pénétrer dans un cœur et de lui imposer une loi; que l'on songe à la lettre par laquelle M<sup>me</sup> de Rênal, la copiant de son confesseur, dénonce Julien au marquis de La Mole. Enfin l'intériorité apparaît comme le refuge du cœur opprimé par le pouvoir; elle est le lieu du débat intime (Clélia participera-t-elle à l'évasion de Fabrice?) et confronte l'être à la faute, au sacrifice et à la mort; elle peut être le seul chemin du bonheur, difficilement praticable on le voit.

L'intériorité suppose d'ordinaire une rupture avec le plan de la manifestation mais n'y atteint pas toujours: Julien en prison par exemple ne peut pas empêcher un prêtre charlatan d'utiliser publiquement son épreuve vouée cependant à la réflexion la plus personnelle. C'est Fabrice qui, travestissant le langage amoureux en un langage religieux, parvient à voiler le sens privé de ses prêches et à atteindre dans sa retraite la destinataire privilégiée de son discours. L'archevêque del Dongo dépasse la manifestation, dont il fait usage pour cacher et produire sélectivement le sentiment. Ici le religieux supérieurement utilisé aboutit à la réunion de deux êtres que tout sépare dans la société et que tout désormais en isole.

*La Chartreuse de Parme* s'approche davantage du rêve stendhalien que *Le Rouge et le Noir*; ce rêve est celui de la rencontre sans obstacle, elle-même liée à une plus grande légèreté du destin — de la carrière et du pouvoir religieux par exemple; cette légèreté permet un plus vif entraînement des passions dont la partie pesante — le risque de l'exil et l'assassinat — est laissée à des personnages voués à protéger la sphère privée de Fabrice.

Si le sens religieux du roman nous paraît dépasser les possibilités que Stendhal lui a accordées en le liant à l'amour et à la mort dans *Le Rouge et le Noir*, c'est grâce à l'expérience d'une vie — celle de Fabrice — vouée à l'apprentissage favorisé du secret, lequel a au début de la *Chartreuse* un sens politique et à la fin un sens religieux. Il faut ajouter que la manifestation *religieuse* et séductrice des prêches qui rassemblent, en toutes les chapelles de Parme, une communauté nombreuse et attendrie, débouche sur la conjugaison amoureuse de deux intériorités: «Entre ici, ami de mon cœur»<sup>2</sup>, dit significativement Clélia à Fabrice car c'est le noyau le plus intime de sa personne qu'il a su atteindre et désormais hanter et cette parole fait de l'ouverture au cœur de Clélia une valeur initiatique; elle récompense les épreuves que Fabrice a su détacher de plus en plus de l'intérêt pour sa carrière. On voudra bien admettre ici un jeu de correspondance entre les valeurs amoureuses et les valeurs religieuses; mais avant de définir cette correspondance nous demanderons au plébéien Julien de nous proposer pour la figure du religieux des contours mieux définis.

Des trois aspects distingués plus haut le pouvoir est celui qui se donne à lire le plus tôt puis le plus abondamment dans *Le Rouge et le Noir*. L'église de Verrières est, avant d'être présentée au chapitre V, traversée d'une signification politique<sup>3</sup>. L'intérieur de l'église accueille «un effet de lumière éblouissant, du caractère le

plus imposant et le plus religieux»<sup>4</sup>. On associera donc à la fois le religieux au spectacle et à l'intimité, et la grande habileté de Stendhal est de tirer de l'aspect même des choses, comme si leur religiosité ne suffisait pas à impressionner Julien qui en connaît le sens, un présage qui lui inspire enfin un sentiment, la «terreur». Par là on retombe sur l'obscurantisme de l'Eglise si souvent affirmé par Stendhal<sup>5</sup>, et l'on remarque aussi que la religion présentée concrètement dans l'absence de toute foi ne suffit pas à s'imposer, il faut lui adjoindre une réaction de superstition. Si Julien reçoit ici des sentiments vifs c'est qu'il n'est pas assez croyant; d'autre part ce présage d'exécution capitale doit être pris au sérieux dans cet ensemble de données signifiantes qu'est un roman; et ceci entraîne que, sur le plan de la construction romanesque, Stendhal est complice de ce présage parce que c'est l'Eglise qui finalement vaincra Julien. D'emblée la marque particulière de cette dernière est la fermeture qui concentre l'exercice d'un pouvoir exprimé dans les vitraux et les travées de l'édifice, puisque aussi bien il n'y a ici personne et que Julien utilise les signes rencontrés pour produire seul son propre effroi. D'emblée aussi, on voit que le problème de Julien et du roman avec lui sera de trouver une échappée.

Cependant les prédictions ont plus de crédit auprès de Stendhal que les présages. Le pronostic nuancé de l'abbé Chélan, inquiet d'entrevoir

au fond de votre caractère [dit-il à Julien], une ardeur sombre qui ne m'annonce pas la modération [...]; j'augure bien de votre esprit; mais [...] dans l'état de prêtre, je tremblerai pour votre salut<sup>6</sup>,

ce pronostic repose sur une connaissance sûre de son protégé et laisse la place à son choix personnel. C'est la philosophie de la responsabilité humaine qui se joue ici et la prédiction semble une adjonction, à valeur dramatique, à la ligne dessinée par les passions. On s'interrogera donc sur le besoin stendhalien d'ajouter une caution à l'évolution de ses personnages, qu'il présente avec un apparent détachement. C'est peut-être que la croyance superstitieuse, plus abordable que la religieuse parce qu'elle permet le recul de l'ironie, propose une forme d'architecture romanesque à cet écrivain qui ne faisait pas de plan; elle est l'expression d'un plan sommaire à l'intérieur du récit. Dans ce sens elle pose la question de la liberté des personnages devant leur auteur, et plus loin la question de la liberté humaine. Stendhal n'a pas donné

de meilleure réponse à ces questions que la prédiction de l'abbé Blanès faite à Fabrice :

Ne tombe jamais dans le crime avec quelque violence que tu sois tenté [...]; si tu résistes à la violente tentation qui semblera justifiée par les lois de l'honneur, ta vie sera très heureuse aux yeux des hommes..., et raisonnablement heureuse aux yeux du sage [...]; tu mourras comme moi, mon fils, assis sur un siège de bois, loin de tout luxe, et détrompé du luxe, et comme moi n'ayant à te faire aucun reproche grave<sup>7</sup>.

Fabrice en effet ne suivra pas ce conseil, et cependant connaîtra le désenchantement et la mort annoncés ici. Le conseil et l'hypothèse sont des modalités souples de la prédiction; ils atténuent sa dureté et renoncent à l'idée de destin; la proximité des deux personnages, ici le lien de paternité élective, les humanise et les autorise à la fois. On a donc perdu l'idée du religieux lorsqu'il reparaît à la fin de la prédiction à la faveur d'une identité fortement affirmée entre celui qui l'émet et celui qui la reçoit. La religiosité est liée ici à l'idée de faute. Enfin le religieux dans la *Chartreuse* est associé à l'inexactitude de cette prédiction, au fait que tout cela arrive avec un sens que la prédiction ne peut pas annoncer, et au fait que tout le roman est la manifestation progressive de ce sens qui présuppose, d'un point de vue religieux, le pardon du crime. L'amour de la Sanseverina, le pouvoir du comte Mosca et la possession de Clélia conduiront Fabrice à la mort désabusée qui était dite avant eux. C'est la relation d'une vie de passions et de crimes avec la mort qui fait l'objet de cette prédiction. Pour l'auteur, elle ouvre un espace dans lequel le roman pourra se déployer.

\* \* \*

La rencontre avec soi-même, que les personnages stendhaliens désirent si passionnément, s'oppose à la dépossession de soi, dont un des moyens sociaux est l'Eglise. On admirera à ce titre la complexité des figures du pouvoir d'Eglise dans *Le Rouge et le Noir* où il représente une série d'épreuves imposées à Julien, épreuves qui, allant du premier interrogatoire de l'abbé Pirard à la conversation sur les auteurs profanes autorisée par l'évêque de Besançon, dessinent un mouvement de relâchement vers la laïcité si tyranniquement interdite par ailleurs. Dans le vocabulaire de cet épisode *épreuve* est un mot ou un signifié fréquent<sup>8</sup> tandis que les

mots *punir* ou *sacrifice* définissent la passion que M<sup>me</sup> de Rênal parvient à maintenir et à transformer au contact de la foi. Tombé sans soutien dans le monde du pouvoir, «cet enfer sur la terre»<sup>9</sup>, Julien, qui «était seul comme une barque abandonnée au milieu de l'Océan»<sup>10</sup>, est contraint de perfectionner son paraître pour s'adapter à ce milieu nouveau où «il trouvait partout l'apparence de la vertu la plus pure»<sup>11</sup>. La confusion des signes détermine l'absence de points de repère et fait de la conduite de Julien une suite d'erreurs. «Croit-on que je ne comprenne pas *ce que parler veut dire*?<sup>12</sup>» se flatte-t-il au moment de choisir un confesseur. Mais ce choix a des dessous politico-religieux que Julien ne maîtrise pas, pas plus que le sens d'un examen ne pouvait lui apparaître comme lié à l'échec prémédité, preuve d'humilité et d'obéissance.

La science n'est donc rien ici! se disait-il avec dépit; les progrès dans le dogme, dans l'histoire sacrée, etc., ne comptent qu'en apparence<sup>13</sup>.

Sous l'apparence, on trouve le respect et la confiance dus au pouvoir par intérêt-personnel. Stendhal nous montre que les valeurs humaines sont perverties par les maîtres jésuites du séminaire qui les possèdent et décident de leur cours. L'exercice du pouvoir, fût-il d'Eglise, fausse les normes de la vie sociale parce qu'il contrarie la simple liberté de se reconnaître<sup>14</sup> au niveau d'un échange qui présuppose l'égalité du sens des mots pour les deux partenaires. Cette liberté ne va plus de soi dès lors que l'un de ces derniers prend le droit et trouve la voie d'habiter l'autre de ses propres significations, par la confession par exemple. Ainsi ne peut-il, en retour, disposer que des apparences. L'essentiel pour le séminariste est de «faire à chaque instant des actions *significatives*»<sup>15</sup>, souligne Stendhal. La vie au séminaire est donc vacuité et fermeture. Cette fermeture résonnerait toujours sur les mêmes notes et seule une préférence humaine peut la traverser: «Ah! qu'un mot, un seul mot de M. Pirard m'eût été utile» se plaint Julien, non pas en vain car sa «logique»<sup>16</sup> a provoqué en l'abbé un élan d'affectivité,

A l'intérieur du monde hostile du séminaire une question de l'abbé Chélan: la vocation de Julien «est-elle sincère?»<sup>17</sup> a trouvé une réponse: «jusqu'ici le cœur est bon et même généreux»<sup>18</sup>. C'est dire que l'influence ecclésiastique se joue sur deux plans, dont l'un, manifeste, est celui de la ruse, de la délation et de

l'hypocrisie (la vraie!), tandis que l'autre, caché, repose sur les sévérités et la droiture de l'abbé Pirard. Du marquis de La Mole à ce dernier et de lui-même à Julien, une transmission d'influence représente un allègement progressif des conditions de vie du séminariste, le mystère s'en mêlant grâce à la chasse donnée par Fouqué, qui repose la question de la naissance de Julien. Ce que l'imaginaire stendhalien reconstitue dans les conditions les plus difficiles c'est donc le thème de la paternité<sup>19</sup>, et la paternité religieuse est réservée aux jansénistes dont H.-F. Imbert a si clairement montré quelle référence ils constituent pour la pensée stendhalienne<sup>20</sup>. Le jansénisme est associé à l'intransigeante vertu qui ne se réalise pas dans l'Eglise mondaine, aux luttes personnelles et dures avec le pouvoir jésuite, mais aussi à la rigueur et à la valeur morales. Il est de plus, à travers les figures de l'abbé Chélan et de l'abbé Pirard, susceptible de sensibilité et d'attachement.

Mais n'y a-t-il au séminaire qu'échec — car tel est le sort des jansénistes — et ambition? On en détachera la figure, épisodique, de l'abbé Chas-Bernard grâce à qui, on le sait, Julien sera mis inopinément en présence de M<sup>me</sup> de Rênal dans la cathédrale de Besançon.

Le plan de la manifestation est sensible à travers les ornements de la cathédrale en fête. C'est le rôle de l'abbé Chas-Bernard de les décrire en disant sa satisfaction. «Mais où cet homme veut-il en venir avec toute cette friperie, pensait Julien?<sup>21</sup>» La vie de l'abbé répond peu à cette question. Elle offre plus d'un motif d'insatisfaction. Cependant, fils d'une «loueuse de chaises dans cette vénérable basilique», ruiné par la Terreur, il a «depuis le rétablissement du culte par Napoléon», «le bonheur de tout diriger dans cette vénérable métropole»<sup>22</sup>; et, bien qu'il attende «depuis quinze ans [...] une place de chanoine»<sup>23</sup>, Julien ne parvient à trouver aucune ruse, aucune pensée intéressée dans ses discours. L'abbé Chas-Bernard est rendu heureux par la manifestation, mais, modeste et bienveillant, il se passe de tout pouvoir. C'est Julien rencontrant son contraire, c'est aussi la plénitude d'un homme d'Eglise appréciant la beauté plutôt que la lutte. L'abbé Chas-Bernard ouvre une troisième voie à la religion, celle de la jouissance esthétique signalée par Francine Marill-Albérès. C'est le moment où le religieux glisse vers le beau, lequel permet de faire le lien entre l'extérieur et le sentiment.

Malgré cette exception, Stendhal évoque à contre-cœur la période du séminaire et il renonce à une abondance de «faits clairs et précis»<sup>24</sup>. C'est une des rares fois où son opinion sur la matière

présentée influe sur son organisation; sur le lecteur aussi d'ailleurs, car

Les contemporains qui souffrent de certaines choses ne peuvent s'en souvenir qu'avec une horreur qui paralyse tout autre plaisir, même celui de lire un conte<sup>25</sup>.

Cette horreur naît du contact avec la subversion du religieux par le politique. La rêverie, celle de Julien errant dans la cathédrale, resurgit dans l'épisode et permet au lecteur de retrouver «le vrai plaisir du roman»<sup>26</sup>. C'est bien l'épisode du séminaire qui soumet Julien à une transformation au terme de laquelle il est apte à affronter la coquetterie et le raffinement parisiens. Le séminaire est le lieu où la distance avec soi-même se creuse, où l'hypocrisie devient vitale, et où l'Eglise cependant ne perd pas la qualité esthétique que le présage lui apportait à Verrières.

L'Eglise qui manifeste son pouvoir fait de la religion un moyen d'aliénation encore plus subtil et retors que les moyens purement politiques et sociaux, mais cette religion peut aussi être accueillie par un cœur croyant et généreux tel que celui de M<sup>me</sup> de Rênal. Comme la foi se substitue alors aux pressions, elle devient une dimension de l'être librement consentie et déterminante dans le conflit entraîné par la maladie du cadet de M<sup>me</sup> de Rênal. C'est autour des notions de faute, de sacrifice et de dépassement que cet épisode s'organise. Devant la culpabilité et les angoisses de M<sup>me</sup> de Rênal, Julien se demande si «ces prêtres si fourbes [...] auraient le privilège de connaître la vraie théorie du péché»<sup>27</sup>. Pouvoir, dans ce cas, sur l'intérieur de notre âme. Mais il s'agit d'amour. M<sup>me</sup> de Rênal avait jadis «aimé Dieu avec passion»<sup>28</sup> au Sacré-Cœur et la crise qu'elle traverse confronte l'amour divin à l'amour humain. La faute réalise «l'enfer dès ce monde, la mort de mes enfants»<sup>29</sup> qui annonce «cet enfer sur la terre»<sup>30</sup> fréquenté par Julien au séminaire; on s'aperçoit que Stendhal imagine bien mieux l'au-delà lorsqu'il le projette dans un monde de conflits et de sentiments humains, auxquels il donne, par là même, une dimension hyperbolique. L'amour accroît ici l'acuité de l'engagement religieux et l'on voit les partenaires chercher fiévreusement lequel d'entre eux doit se punir: Julien par l'absence, M<sup>me</sup> de Rênal par l'aveu, ou tous deux encore par un amour platonique. Que faut-il sacrifier, voilà la question, et l'on sait par ailleurs qu'il existe chez Stendhal de mauvais sacrifices.

C'est celui de Jules Branciforte, renonçant dans *L'Abbesse de Castro* à prendre sa jeune maîtresse Hélène parce qu'il est touché



par la convergence des supplications de celle-ci et d'une «intervention surnaturelle». «Je pensai [dit-il] que ce n'était pas pour rien que le hasard me présentait l'occasion de sacrifier à ton intérêt la plus grande félicité que j'eusse jamais pu rêver»<sup>31</sup>. Jules estime plus tard avoir sacrifié «[s]a dignité d'homme» et ce fiasco volontaire a fait l'objet d'un renoncement excessif et déplacé, qui condamne le brigand et la religieuse à s'aimer toujours de loin. Stendhal envisageait volontiers l'absence de réalisation amoureuse comme la preuve de l'intensité de la passion. Mais Jules Branciforte utilise ici son sacrifice pour faire pression sur Hélène, et ne pensant pas parvenir à ce qu'il lui demande, escompte la «justice infinie»<sup>32</sup> de la Madone. Le mauvais sacrifice accumule donc une atteinte à l'intégrité de l'être et une attitude calculatrice; le sacrifice de M<sup>me</sup> de Rênal est bien exempt de ces deux dimensions puisqu'à tout moment il tend à sauver l'amour en équilibrant celui de l'enfant et celui de Julien. Il est nécessaire que la guérison de Stanislas prononce ici un choix voulu par Stendhal, mais la découverte de M<sup>me</sup> de Rênal sur la profondeur de son sentiment subsiste:

Dis-lui [à Valenod] [...] que je t'ai sacrifié ma vie, que je te sacrifie mon âme. Tu sais que je te sacrifie bien plus.

Mais se connaît-il en sacrifices, cet homme? Dis-lui, dis-lui pour l'irriter que je brave tous les méchants<sup>33</sup>.

La crise traversée par M<sup>me</sup> de Rênal l'a conduite à décider quelle place elle réservait à Julien devant ses choix existentiels les plus profonds, ceux de la maternité et de la foi. «Enfin le ciel eut pitié de cette mère malheureuse»<sup>34</sup>. Cette formule nous avertit par sa généralité que Stendhal ne veut pas faire intervenir ici un sens objectivement religieux de la scène; il ne parle pas de signes divins comme dans *L'Abbesse de Castro*. C'est cependant un religieux humain qui envahit l'attitude des personnages; le sacrifice réalisé par M<sup>me</sup> de Rênal et accepté par Julien conduit les deux personnages à un dépassement, qui est une nouvelle organisation de sa vie pour M<sup>me</sup> de Rênal, et un renoncement pour Julien: «Il ne s'agit plus de moi ici. Que m'importent les hommes et leurs plates simagrées?»<sup>35</sup> On ne peut trouver plus grande manifestation de l'amour que ce manque d'intérêt appliqué à tout ce qui organise habituellement le comportement de Julien: il renouvelle la perspective de sa vie et accède pour un temps à la pensée dominante de l'autre, de l'objet aimé. Cet épisode prépare le sacrifice suprême de la vie accepté dans la prison de Besançon. En mentionnant ici

«tous les méchants» que M<sup>me</sup> de Rênal brave, il esquisse d'autre part une division de l'humanité en deux groupes dont l'un, celui des «âmes tendres», est situé par la recherche d'une forme de vie inexistante au XIX<sup>e</sup> siècle et définie par la conscience de l'altérité et le goût de la justice. D'une certaine façon les méchants triomphent sur la terre et la carrière de Valenod dans le *Rouge* est là pour le montrer, mais d'une autre façon leur succès ne fait pas sens et c'est vers les êtres pourvus d'un «cœur» qu'il faudra nous tourner pour trouver la désignation partielle de ce sens.

On a vu Julien associer, lors de la maladie du cadet de M<sup>me</sup> de Rênal, la connaissance et la pratique de la culpabilité humaine aux multiples pouvoirs de la religion. En prison, le remords a deux aspects, l'un mondain inspiré par l'indifférence aux actes théâtraux de Mathilde, l'autre plus intérieur mais que l'on hésite à appeler religieux; il permet d'éprouver sans le nommer l'effet des sentiments profonds. Le remords est alors le sentiment qui prépare et favorise la rencontre, rendue possible également par la condamnation à mort: car il faut que Julien attire cette condamnation sur lui, en d'autres termes paie son dû<sup>36</sup> pour accéder à une rencontre sur laquelle la comptabilité des hommes ne pèse plus. Le plan de la justice se distingue, autrement dit, de celui du cœur; mais les sentiments sont dominés par une culpabilité toute laïque chez Julien, plus religieuse dans son essence chez M<sup>me</sup> de Rênal. L'important nous paraît ici cette idée stendhalienne selon laquelle le remords, pour les deux personnages, est un masque, qui leur dérobe la confrontation avec leurs sentiments réels. Il y a donc une distance de soi à soi, par laquelle la justice et la religion se glissent dans la conscience comme seules dignes de l'occuper. On s'achemine vers l'idée que le religieux s'ajoute aux phénomènes du cœur et qu'il ne correspond pas, en tout cas chez Julien, à un mouvement spécifique de la sensibilité. Julien pense deux fois à Dieu: la première lorsque, prenant l'hypothèse d'«une autre vie»<sup>37</sup> il se heurte à l'idée d'un Dieu «despote» et vengeur, le Dieu des jansénistes, la seconde lorsqu'il caresse l'hypothèse du quiétisme:

Mais si je trouve le Dieu de Fénelon! il me dira peut-être: Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé...

Ai-je beaucoup aimé? Ah! j'ai aimé madame de Rênal mais ma conduite a été atroce<sup>38</sup>.

La religion permet de passer de la punition à l'amour, et il existe une piété, celle de Fénelon, qui concilie l'amour du créateur

avec l'amour ressenti pour la créature, qui juge l'homme selon sa capacité d'amour; il nous faudra revenir à cette position<sup>39</sup>. Julien en adopte une autre lorsqu'il pense au «Dieu de Voltaire, juste, bon, infini...»<sup>40</sup>, toujours pour écarter de son esprit le «petit despote cruel et plein de la soif de se venger»<sup>41</sup> que lui paraît être le Dieu de la Bible. Deux directions permettent donc d'échapper au Dieu du christianisme régnant; l'une exprime une prédominance de la sensibilité et l'autre de la raison déiste. Il n'est pas étonnant de retrouver ici l'alternative entre le cœur et la tête toujours maintenue par Stendhal. Mais si l'on se demande quelle position *Le Rouge et le Noir* privilégie au niveau du sens, il faut en revenir à cette expression d'une sentimentalité laïque, admettant d'être mélangée, chez M<sup>me</sup> de Rênal, à la foi, mais pouvant fort bien s'en passer. Rappelons aussi que la thématique de «l'âme sensible» a été suggérée à Stendhal par Rousseau et que pour celui-ci l'«âme tendre» de Julie «est naturellement portée à la dévotion»<sup>42</sup>. Les deux domaines communiquent donc, et Rousseau l'avait déjà admis.

On trouve chez M<sup>me</sup> de Rênal un héroïsme qui tient dans le renoncement au monde par amour, et une interrogation sur le transfert de la foi à la passion:

Dès que je te vois, tous les devoirs disparaissent, je ne suis plus qu'amour pour toi, ou plutôt, le mot amour est trop faible. Je sens pour toi ce que je devrais sentir uniquement pour Dieu: un mélange de respect, d'amour, d'obéissance... En vérité, je ne sais pas ce que tu m'inspires<sup>43</sup>.

Il est remarquable que Stendhal évite le piège de diviniser Julien; il se contente de jouer sur deux registres dont la communication étonne son personnage, qui en exprime le caractère inconscient: «Je veux voir clair dans mon cœur». L'éloignement de la culpabilité est exprimé d'emblée, et le Dieu de M<sup>me</sup> de Rênal ne lui inspire pas la terreur que Julien le croit fait pour répandre, mais un amour tout fénelonien mêlé de soumission. La foi de M<sup>me</sup> de Rênal a évolué de telle façon qu'elle a trouvé le Dieu que cherche Julien, qu'elle peut même passer de Dieu à l'amant sans autre difficulté que l'étonnement: elle est le lieu d'un phénomène qui la dépasse, et ce dépassement est précisément le signe du religieux. Mais si ses remords se sont effacés jusqu'à lui permettre l'adoration d'une figure humaine, le cheminement inverse doit pouvoir être pratiqué, ou même le divin effacé dans une surévaluation des

sentiments humains, et c'est dans cette hésitation que se fixe la position de Julien.

Ah! s'il y avait une vraie religion [...]. Mon âme le comprendrait [le prêtre idéal], mon âme en a besoin... Je ne trouve qu'un fat avec des cheveux sales [...].

Mais un vrai prêtre, un Massillon, un Fénelon...<sup>44</sup>

Julien s'en veut d'avoir le «cœur faible» devant les manifestations et la splendeur de l'Eglise. Il développe cependant son hypothèse, nous disant au plus profond quel besoin l'Eglise de ses rêves comblerait:

Alors les âmes tendres auraient un point de réunion dans le monde... Nous ne serions pas isolés... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu<sup>45</sup>.

Cette religion mènerait contre la séparation la lutte qui a été la plus pénible des activités mondaines de Julien. Un prêtre, une communauté, réunissant les âmes tendres, mais comment les repérer? L'une d'elles en tout cas, c'est M<sup>me</sup> de Rênal:

madame de Rênal est absente [...].

Voilà ce qui m'isole, et non l'absence d'un Dieu juste, bon, tout-puissant, point méchant, point avide de vengeance...<sup>46</sup>

On peut se demander finalement que choisir entre la foi humanisée de M<sup>me</sup> de Rênal et la recherche d'une tendresse unissant les êtres sans Dieu mais non sans la nostalgie d'une communauté reliée à Dieu. Nous essayons de dépasser ici la déception de H.-F. Imbert: «Au-delà de cette hypothèse de la joie d'aimer, quel Dieu rencontre Julien?<sup>47</sup>»

M<sup>me</sup> de Rênal et Julien expriment deux opinions sur la mort. «A propos, nous quitterons-nous?<sup>48</sup>» demande la première au second qui voit dans la vie qui lui est encore laissée le bien suprême: «Ne pouvons-nous pas passer deux mois ensemble d'une manière délicieuse? [...] Jamais je n'aurai été aussi heureux!<sup>49</sup>» Ce que Julien ne réalise pas c'est le passage à l'idée d'éternité, mais les deux amants cultivent l'un et l'autre l'idée d'une continuation du bonheur actuel, infinie lorsque Stendhal se met à l'écoute d'un personnage croyant, limitée dans le temps, mais absolue en intensité lorsqu'il se restreint à un personnage mondain. Aucune volonté, ici, de prouver que l'un ou l'autre a

raison d'avoir ou non la foi. Si l'on suit simplement Stendhal aussi loin que possible dans l'assimilation qu'il pratique entre le religieux et les dispositions tendres, on s'aperçoit que la méchanceté gouverne beaucoup d'attitudes mondaines et notamment chez le père de Julien.

Rappelons-nous aussi la triste expérience de ce dernier lorsque Valenod, lors du dîner qu'il donne, réprime un prisonnier. «*L'empêcher de chanter!* se disait-il à lui-même, ô mon Dieu! et tu le souffres!<sup>50</sup>» On remarquera la religiosité de tous les sentiments qui, chez Julien, tournent autour de l'exclusion de la méchanceté, et de l'appel adressé à la tendresse ou à l'attendrissement. «La foi apparaît au romancier comme une des valeurs [...] les plus proches de l'éthique du naturel et de la tendresse»<sup>51</sup> écrit Francine Marill-Albérès. La tendresse permet d'élire une communauté définie par l'aptitude au sacrifice et par le refus de la mondanité, laquelle inclut et même favorise la méchanceté comme signe de sa propre condamnation. Or cette élection peut viser plus loin que la mort, car Stendhal invoque aussi cette communauté lorsqu'il regarde au-delà de sa propre mort; il dialogue alors avec ses lecteurs de 1880 ou de 1935, dans une perspective dont Béatrice Didier a bien souligné l'importance: «Par définition, celui qui parle est mort, ceux dont il parle sont morts. Restent ceux à qui il parle. Tout l'espoir, toute la vie se concentrent sur eux»<sup>52</sup>. L'auteur, comme Julien, vise une communauté, et il prête à ses membres des caractères tels que l'aptitude à la rêverie, la tendresse, la rigueur mathématique ou idéologique, ou même l'amour dont ils ont fait l'objet. On ne peut donc les définir en un mot sinon en celui de proximité imaginaire de l'expérience stendhalienne, qu'il s'agisse en celle-ci du sentimental, de la logique ou encore de la création. Stendhal ne sait pas mieux que Julien si la mort est dépassable: il n'est sûr de sa pensée que lorsqu'il s'intéresse à ses aspects humains. Mais il postule un dépassement dans les innombrables adresses de son œuvre et c'est lorsqu'il parle de lui-même en «autobiographe» que la durée *post mortem* l'intéresse le plus, sa durée en tant qu'elle est liée à l'expression de lui-même. Julien manifeste une fois un tempérament d'«artiste», et il ne crée rien de moins dans le roman que sa maîtrise de soi devant une mort tournée vers le vivant: «Les plus doux moments qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie»<sup>53</sup>. Il s'agit bien là d'un dépassement, fomenté par l'amour et la mémoire, mais il ne semble pas s'appuyer sur la religion.

Pour en revenir une dernière fois à cette question du religieux, question épineuse parce qu'il s'agit d'interpréter des demi-mots et des situations limites, citons *Les Cenci*: «Il faut la remercier [la religion chrétienne] de l'apparition des sentiments délicats»<sup>54</sup>. Un lien constant semble établi par Stendhal entre le perfectionnement de l'âme et du cœur d'une part et la religion de l'autre. Ce lien, comme le montre la vie de Julien et de M<sup>me</sup> de Rênal, ne peut être éprouvé que dans l'euphorie ou dans le registre tragique. Si nous proposons cette définition de la religiosité de Stendhal: lutter contre la séparation et notamment contre deux de ses expressions extrêmes qui sont la méchanceté et la mort, on s'apercevra qu'il propose une figure achevée de ces deux luttes en Julien, mais que celle-ci n'aboutit pas, et pour cause, à une conception chrétienne. La communauté stendhalienne rebondit jusqu'à nous par la grâce de l'écriture, de sorte que l'on perçoit dans l'activité même de Stendhal un pari contre la mort dont l'un des visages serait aussi l'insuccès<sup>55</sup>. Religion sans Dieu? Je ne le crois même pas. Bien plutôt, réflexion sur le sens de la vie qui comprend, à toutes ses étapes, la notion de dépassement, et en crée les moyens.

François LANDRY.

(Genève)

#### NOTES

<sup>1</sup> *Stendhal et le sentiment religieux*, Paris, Nizet, 1956, p. 128; plus loin *Sentiment religieux*.

<sup>2</sup> *La Chartreuse de Parme*, in *Romans et nouvelles II*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1952, p. 488; plus loin *Chartreuse*.

<sup>3</sup> *Le Rouge et le Noir*, in *Romans et nouvelles I*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1952, pp. 238 et 239; plus loin *Rouge*.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>5</sup> Empruntons à H.-F. Imbert cette citation qu'il tire du *Courrier anglais*: «J'ai trouvé dans ce temple sombre [le *Munster* de Strasbourg], la *terreur*. Voilà quelle doit être l'expression d'un temple chrétien. Le pécheur qui y entre en passant pour se distraire, doit en sortir le *cœur navré*, avec la peur de l'Enfer» (*Stendhal et la tentation janséniste*, Genève, Droz, 1970, p. 63, n. 94; plus loin *Tentation*).

<sup>6</sup> *Rouge*, p. 259.

<sup>7</sup> *Chartreuse*, pp. 171-172.

<sup>8</sup> Cf. par exemple p. 396: «*Incedo per ignes*», et pp. 404, 409: «je vous envoie au milieu des loups». Sur l'appartenance du mot *épreuve* à la pédagogie et à la morale du janséniste Pirard, cf. H.-F. Imbert, *Tentation*, p. 163.

<sup>9</sup> *Rouge*, p. 375.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 387.

<sup>14</sup> «Egaré par toute la présomption d'un homme à imagination, il prenait ses intentions pour des faits, et se croyait un hypocrite consommé» (*ibid.*, p. 383).

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 380. H.-F. Imbert remarque justement que «la logique, chez Stendhal, n'est pas une manie d'idéologue, mais une exigence du cœur» (*Tentation*, p. 48).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 402.

<sup>19</sup> Voir là-dessus notre *Imaginaire chez Stendhal*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1982, pp. 32-34 puis 275-276.

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 162: «Il [le jansénisme] se présente comme la plus rigoureuse des idéologies, celle qui tient compte à la fois des données du caractère, des exigences de la vérité et des exigences encore plus grandes de la Vocation».

<sup>21</sup> *Rouge*, p. 396.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 398.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 395.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>26</sup> *De l'amour*, Paris, Le Divan, 1957, p. 34.

<sup>27</sup> *Rouge*, p. 323.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 327.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>31</sup> *L'Abbesse de Castro*, in *Romans et nouvelles II*, pp. 602-603; plus loin *Abbesse*.

<sup>32</sup> *Abbesse*, p. 606.

<sup>33</sup> *Rouge*, p. 329.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 323. Cf. p. 327: «Julien perdit l'habitude de réfléchir».

<sup>36</sup> «J'ai été offensé d'une manière atroce; j'ai tué, je mérite la mort, mais voilà tout» (p. 648). La pensée calculatrice est valable quand l'être acquitte sa dette morale, et non quand il se veut le bénéficiaire de la puissance divine, comme Jules Branciforte.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 677.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 677.

<sup>39</sup> Selon H.-F. Imbert, Stendhal ne voit en Fénelon «qu'une sorte de philosophe chrétien de l'amour, le disciple d'un Jésus sur lequel ne s'étendrait plus la main du Père, qui ne demanderait aux hommes que de s'abîmer dans la joie d'aimer» (*Tentation*, p. 167).

<sup>40</sup> *Rouge*, p. 691.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>42</sup> *La Nouvelle Héloïse*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», vol. II, 1961, p. 589.

<sup>43</sup> *Rouge*, p. 683.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 692.

<sup>47</sup> *Tentation*, p. 166.

<sup>48</sup> *Rouge*, p. 683.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 683.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>51</sup> *Sentiment religieux*, p. 180.

<sup>52</sup> *Stendhal autobiographe*, Paris, P.U.F., «écrivains», 1983, p. 294.

<sup>53</sup> *Rouge*, p. 697.

<sup>54</sup> *Chroniques italiennes*, éd. citée, p. 679.

<sup>55</sup> Cf. le fameux remerciement à Balzac: «Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné dans la rue», *Correspondance III*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1968, p. 397.

F. L.



